Journal de voyage à Paris (1788-1791), suivi du Journal politique (1793) et de la Correspondance diplomatique (1793)

Raymonde Monnier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1050>

DOI : 10.4000/ahrf.1050

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2001

Pagination : 132-134

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Raymonde Monnier, « Journal de voyage à Paris (1788-1791), suivi du Journal politique (1793) et de la Correspondance diplomatique (1793) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 323 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 10 avril 2006, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1050> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1050>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Journal de voyage à Paris (1788-1791), suivi du Journal politique (1793) et de la Correspondance diplomatique (1793)

Raymonde Monnier

RÉFÉRENCE

Wilhelm von Wolzogen, *Journal de voyage à Paris (1788-1791), suivi du Journal politique (1793) et de la Correspondance diplomatique (1793)*, trad. de l'allemand Michel Trémousa, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion (Documents et témoignages), 1998, 317 p.

- 1 La traduction de ces textes, dont la première partie a été publiée en allemand à Francfort en 1989, livre au public francophone un document historique d'une grande richesse, le journal de voyage de Wolzogen, beau-frère de Schiller, pendant ses séjours à Paris entre 1788 et 1793. Ces documents, longtemps considérés comme disparus, dormaient en réalité dans les archives de la famille. La traduction française de Michel Trémousa présente un double intérêt, puisque l'édition allemande des *Carnets de voyage* s'arrêtait fin 1789. On peut distinguer deux grandes séquences, correspondant aux buts de voyage et aux activités du jeune baron Wilhelm von Wolzogen, d'abord à Paris comme étudiant et «stagiaire» en dessin d'architecture (1788-1791), puis chargé de mission à Paris de décembre 1792 à juin 1793, comme conseiller des Légations du duc de Wurtemberg. Le Journal de 1793, intitulé *Journal politique*, avait été vraisemblablement conçu en vue d'une publication, comme l'atteste l'avant-propos; il est ici publié presque intégralement, de même que la Correspondance diplomatique (1793), tandis que dans la

première partie du Journal, l'éditeur a cru bon de pratiquer de nombreuses coupures (imposées nous dit-on par le «foisonnement» des Carnets).

- 2 Les circonstances politiques impriment à ces cahiers de voyage du jeune baron un changement de perspective et de ton, avant même son deuxième séjour, même si les événements politiques restent souvent au second plan dans les préoccupations du voyageur, qui ne partage pas en 1789 l'enthousiasme de quelques-uns de ses célèbres compatriotes. Les Allemands éclairés sont alors nombreux à venir respirer l'air de la liberté; ce qui est moins courant est que Wolzogen est un des rares à séjourner à Paris de l'Ancien Régime à la Terreur. Le baron manifeste lors de sa première visite à Paris la curiosité et l'éclectisme d'un jeune aristocrate cultivé et bien introduit dans les cercles artistiques, ce qui donne au Journal écrit au jour le jour, une grande variété de ton, du genre chronique ou «tableau de Paris» aux observations de l'amateur d'art, et aux impressions plus personnelles, tandis que le *Journal de 1793* s'intéresse plus exclusivement à la situation politique et reflète les nouvelles préoccupations du chargé de mission. S'agissant de la Révolution, de l'une à l'autre des grandes séquences du Journal, de 1789-1791 à 1793, l'attentisme sceptique du baron, se mue en condamnation, surtout après l'exécution du roi. Les luttes violentes des factions inspirent une critique alerte des événements et des mœurs révolutionnaires: « Ville singulière – peuple incompréhensible».
- 3 Les premières pages des *Carnets*, en septembre 1788, reflétaient pourtant les sentiments d'un noble libéral, certes attaché à sa patrie, mais heureux de s'éloigner d'une ville où la «soumission servile» pervertit les relations sociales et où toute idée noble est étouffée par «un gouvernement digne du despotisme oriental». Ne trouvait-il pas à Paris la vue de la Bastille choquante? Il donne une description très sombre de la «terrible forteresse», si propre «à éveiller des idées de force, de dureté, de despotisme et d'ignorance». Mais la prise de la Bastille ne lui laisse que l'effroyable impression éprouvée à la rencontre des têtes coupées et de l'atroce exultation de la foule, réveillant chez lui une gallophobie latente: «Non, assurément, le Français n'est pas apte, en ce moment, à la liberté dont jouit l'Anglais, le Suisse, l'Américain. Avant qu'il n'ait chassé de son esprit l'idée selon laquelle l'obéissance aux lois, c'est la servitude, – avant qu'il n'ait un caractère, des principes fermes, il faudra peut-être des siècles.» Derrière l'opinion certes contre-révolutionnaire sur la « liberté imaginaire» des Français et les inévitables préjugés du noble baron envers la Nation, on appréciera la curiosité toujours en éveil et le désir de tout voir en se mêlant à la foule pour saisir l'événement sur le vif, ainsi lors du retour de la famille royale à Paris le 6 octobre, pour commenter la façon dont «le premier monarque du monde fit son entrée solennelle». C'est là qu'est tout l'intérêt du *Journal*, écrit avec une certaine assiduité et où, de l'aveu de l'auteur, tout est pêle-mêle, mais où au moins rien ne se perd.
- 4 Lors de son premier séjour à Paris, Wolzogen s'intéresse à son art, rencontre des amis et des personnalités de Stuttgart, fait de nombreuses connaissances et non des moindres, le graveur Alais, le peintre Hubert Robert, Jacques Louis David, grâce à qui il pourra faire son stage chez l'architecte Delanoy. Il a une relation quasi journalière avec Fuessli et Gambs, le secrétaire particulier de madame de Staël. Il fréquente les cafés, le plus souvent le Café de Chartres, va au théâtre et participe à l'activité mondaine; il rencontre d'autres voyageurs, ainsi Karamzine dont il devient l'ami. D'autres notes plus personnelles révèlent une sensibilité déjà romantique, un certain mal de vivre. Sur l'architecture et les arts en général, on appréciera les observations sur divers registres,

de l'appréciation technique du spécialiste ou de l'amateur éclairé à l'émotion esthétique personnelle. Il partage les goûts de son temps, admire les drames de Schiller, écrit et rend visite à Le Vaillant dont il a lu le *Voyage en Afrique* avec émotion et s'abandonne au rousseauisme à la lecture des *Confessions*; une journée passée avec le poète Salis (alors officier au régiment de Salis Samade) le remplit de bonheur.

- 5 Dans ses commentaires des événements politiques, le baron partage les préjugés de sa caste à l'égard du peuple, émaillant son récit des troubles populaires du vocabulaire du mépris pour la «canaille», les «catins», la «populace»; le ton n'est pas moins sarcastique à l'égard des électeurs du Tiers, «la canaille respectable», qui s'est mise sur son trente et un pour élire ses députés aux États généraux. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir un regard critique envers certains de ses compatriotes – l'ambassadeur Rieger chez qui «le grand bailli de Wurt. perce toujours dans le baron» – et d'apprécier modérément à son retour au Wurtemberg le climat de la cour du duc, où ne se rencontre «nul homme remarquable unissant aux qualités du cœur celles de l'esprit et par qui l'on se sent attiré, aucun de ces êtres indépendants et qui suivent leur propre voie», mais seulement des gens très ordinaires «qui regardent la fréquentation des Princes comme un des degrés de la perfection». S'il quitte Paris sans regrets en avril 1791, c'est avec la conscience pourtant d'avoir vécu une expérience incomparable; dès la fin de 1789, il estimait avoir fait très peu de progrès concernant son art; mais «sous le rapport de l'expérience du monde et des idées nouvelles que j'ai acquises grâce à la grande Révolution, j'ai avancé d'autant plus loin». Quand il revient en décembre 1792, avec la mission d'assurer le gouvernement français de la neutralité du prince de Wurtemberg, soucieux de conserver ses possessions sur le territoire, notamment la Principauté de Montbéliard, c'est pour constater la difficulté d'entretenir des relations diplomatiques dans Paris où tout est suspendu au procès du roi. En 1793, en dehors de ses démarches et de ses négociations délicates auprès du ministre des Affaires étrangères, qu'explicitent tant son Journal que sa correspondance diplomatique, Wolzogen fait l'expérience de la situation «fort précaire» d'un étranger sous la terreur, essayant dans sa mission «de paraître le moins possible au grand jour et de ne prendre la parole qu'en cas d'extrême nécessité» et de vivre pour le reste «aussi discrètement que possible», avant d'être rappelé par le duc au moment du 31 mai. Son *Journal* politique n'en garde pas moins beaucoup d'intérêt, car si l'auteur se laisse prendre parfois aux rumeurs, il écrit d'une plume alerte et sait trouver le ton juste pour décrire la situation exceptionnelle de Paris en 1793 du point de vue d'un observateur étranger. On lira avec beaucoup de plaisir ces journaux de voyage, souvent proches du récit autobiographique, dont le caractère spontané et authentique atteste l'étendue et la variété des intérêts d'un jeune voyageur éclairé.